

## SYNOPSIS - Introduction

### **SKY'S THE LIMIT, Les Peintres de l'extrême, le Néo muralisme à Paris.**

La peinture murale ou pariétale à l'âge de l'humanité. De la préhistoire à l'antiquité, de la renaissance italienne jusqu'à nos jours, les hommes ont toujours peint sur les murs par dévotion, passion, ou par nécessité.

Le Néo-muralisme consiste à réenchanter la ville en peignant des pignons de murs aveugles qui donnent le vertige aux artistes les plus aguerris. Cet art mural révolutionnaire qui se pratique uniquement en extérieur, à la vue de tous, est l'enfant du muralisme mexicain et américain des années soixante-dix. Il fusionne aujourd'hui avec la culture graffiti et les écoles d'art. Composés d'artistes souvent originaires des classes moyennes ou populaires, ils jouissent du respect et de la complicité de l'habitant. Unique dans l'histoire de l'art, ce mouvement géopoétique reste méconnu, peu documenté et souvent méprisé des instances culturelles. Art protéiforme, souvent décoratif, parfois enragé ou engagé, il ne peut être réduit à un seul milieu, à une seule pratique ou à une seule école définie.

Sans jugement de valeur, on peut discerner les artistes qui exécutent une peinture vivante d'après un croquis ou un dessin et les illustrateurs qui reproduisent un travail iconographique sur ces façades d'immeuble. Si les pouvoirs publics ou les curateurs sélectionnent et arbitrent quant à l'emplacement du mural et au choix des artistes, l'habitant décide en dernière instance de la pérennité ou non de l'oeuvre.

#### **La publicité, premier envahisseur.**

Depuis cinquante ans, que nous donnent les murs ?

Dans la première moitié du vingtième siècle, des publicités sont peintes à la main sur les pignons de mur aveugle pour promouvoir des marques telles Picon, Bébé Cadum, Dubonnet ou Suze.

Des lettristes, la plupart artistes peintres, sont formés et engagés comme pignonniste pour exécuter les commandes de clients. Peindre avec précision des lettres en grand format à cette époque relève déjà de la performance. Ils peignent pour remplir le frigo, mais les sensations et le sentiment d'un travail extrême accompli devaient être tout aussi forts.

Cet artisanat qui disparaît dans les années soixante dont il ne reste que des spectres en France marque le début d'une époque où la publicité envahit et pollue l'espace public. Elle vise et fatigue les automobilistes le long des routes de campagne et aux carrefours des villes. Les pignons sont rapidement remplacés par des panneaux publicitaires tout aussi laids, abrutissants et bêtifiants.

Le mur-réclame connaît ses derniers moments de gloire en Europe dans les années 1950.

Après la Deuxième Guerre mondiale, les muralistes offrent à la rue une série d'oeuvres en trompe-l'oeil qui illusionnent l'architecture. La technique et la qualité des pigments évoluent grâce à l'invention de l'acrylique garante d'une certaine pérennité. Elle est inventée au Mexique dans les années cinquante. Des chimistes de l'Institut National Polytechnique de Mexico, en collaboration avec les maîtres-peintres muralistes mexicains, l'ont mise au point lors de la réalisation des fresques sur les façades de l'université de Mexico.

Outre la peinture, le visage de la ville se métamorphose. Les bidonvilles de Paris dans le treizième et quatorzième arrondissement sont rasés au profit des premiers gratte-ciel de logements de la

capitale française. L'État suivant la charte d'Athènes et de Le Corbusier appelle les promoteurs à construire en hauteur afin de libérer des espaces libres au sol et à assurer aux appartements une meilleure luminosité. Sur les cinquante-cinq tours initialement programmées, une trentaine sortent de terre entre 1969 et 1977. Sans le savoir, architectes, urbanistes et politiques offriront un cadeau à retardement aux artistes avides de formats XXL. Ces surfaces les mettent au défi, dopent leur notoriété et redorent l'image de ces tours dont l'image est peu glorieuse. Jugés laids par leur monumentalité et leur uniformité, leur état n'étant pas toujours à la hauteur de l'attente des habitants. Peindre ces monades urbaines est une opération de séduction à moindres frais, mais non sans contraintes de la part des municipalités.

### **La première génération d'artistes :**

Les anciens murs peints publicitaires sont de plus en plus rares dans le grand Paris. Trop de ravalements, de réhabilitations, de restructurations et de démolitions les effacent impitoyablement du paysage urbain.

Une nouvelle génération d'artistes débordant d'ambition intervient sur les surfaces plus ou moins lisses des façades verticales. Dans les années quatre-vingt jusqu'à nos jours, des artistes contemporains comme Fabio Rieti, Philippe Rebuffet, Jérôme Mesnager, Robert Combas ou Hervé Di Rosa peignent leurs créations sur les murs aveugles du quartier du Châtelet, Ménilmontant ou Gaieté. Deux écoles se dégagent parmi les muralistes, les « trompeurs » adeptes du trompe-l'oeil (École fondée par Henri Cadiou en 1955) et les artistes rassemblés autour d'une expression plus libre. Ces derniers peignent ou font exécuter leurs créations par des peintres en bâtiment. Des artistes tels Fabio Rieti naviguent au confluent des deux, ils offrent de la musique pour les yeux en délivrant une symphonie de couleurs et de poésie picturale dont ils sont les chefs d'orchestre.

### **La relève, la genèse du film :**

En 2014, je commence à suivre une nouvelle génération d'artistes français et internationaux issus du graffiti comme Inti, Seth Globepainter, Katre, Jace, Borondo, C215, Kouka, Stew, Pantónio, ou Astro qui prennent d'assaut ces surfaces mortes pour les animer et dynamiser les quartiers. Ils graffent pour la plupart depuis une vingtaine d'années sur des murs horizontaux et s'engouffrent sur ces parois verticales, souvent la peur au ventre.

Pour ma première journée de tournage, j'ai rendez-vous à la Tour13, une HLM mit à disposition par le bailleur social La Sablière, acteur majeur de l'habitat social en Ile-De-France. Alors que des habitants vivent encore dans l'immeuble, une pléthore d'artistes internationaux se réapproprie les appartements pour transformer l'ensemble en une série de lieux d'exposition éphémère. Les façades n'échapperont pas à l'envahissement artistique, perpétuant ainsi l'exposition intérieure.

Pour promouvoir ce lieu unique au succès phénoménal, Mehdi Ben Cheikh de la galerie Itinérance peint quelques mois avant l'ouverture, une coulure orange fluorescente géante le long de l'immeuble. Personne ne sait encore à cet instant que ce bloc d'immeuble construit dans les années cinquante va accueillir une exposition au succès mondial phénoménal. Katre y fait une installation au quatrième étage que je filme alors qu'elle est fermée au public. Je profite d'une faille dans la sécurité pour m'introduire caméra au poing et me faire un kif perso. Le lendemain de ma visite, j'appelle mon ami Gerz pour qu'il graffe une des pièces de ce puzzle de béton coloré.

Un mois plus tard avant sa destruction tout aussi médiatique, les pièces de Stew et Katre peintes sur chacune des faces de l'immeuble mitoyen à la Tour13 répondent au collage de Ludo et au pixadore Rpto.

Katre pose un collage monumental en trompe-l'oeil sur lequel il peint son légendaire « K » dont la

forme pénètre de part en part l'immeuble éventré. El Seed repasse la coulure en coiffant la tour de sa frise calligraphique, pendant que Stew offre un samouraï jizo haut de cinq étages.

### **Le contexte immobilier :**

En France, les difficultés économiques amènent nombre d'immeubles à l'état d'insalubrité puis d'abandon. Entre 1990 et 2000 les squats fleurissent, le DAL médiatise son combat en ouvrant de force des lieux comme dans le 14e rue René Coty, rue Didot ou rue du Dragon. Dans le 20e arrondissement de Paris, un programme urbanistique d'importance laisse peu d'espoir aux habitants. Le Paris populaire des immigrés, des squatteurs, des saltimbanques disparaît, Paris se gentrifie à la vitesse du prix de mètre carré qui grimpe en flèche. Des artistes se battent pour préserver la vie culturelle de leur quartier. Blek le rat, Miss Tic, Mesnager, Nemo, et d'autres Mosko vont être le fer de lance de ce combat en investissant les murs des quartiers concernés. Parallèlement, de nombreux terrains abandonnés cachés et dispersés dans Paris sont investis par des graffeurs. Ils peignent collectivement souvent et sans relâche ces friches hors du temps. Le combat est quotidien pour trouver des terrains où exprimer et entraîner son amour de la lettre ou du perso sans être dans l'urgence de la rue. Lorsque de nouveaux espaces se libèrent, aussi monumentaux et bien exposés comme ces façades d'immeubles, nombreux sont les candidats à vouloir les investir, avec ou sans rémunération à la clef. L'autoproduction propre au rap indépendant se répète dans le champ du graffiti. À l'époque, les néo-muralistes qui étaient souvent d'anciens tagueurs volaient leurs bombes, pour poser leur nom illégalement sur le maximum de murs possibles. Désormais, ils financent leurs matériaux par des parrainages après avoir demandé l'autorisation d'intervenir sur les façades. La pratique transgressive et communautaire du graffiti disparaît pour explorer le champ de l'art public. Les artistes interviennent dans le cadre urbain, ils peignent pour le plus grand nombre sans garantie de plaire à tous. Poussé par l'explosion médiatique du Street art, les bailleurs sociaux s'ouvrent lentement à cette pratique sous la houlette de certaines associations ou mairies qui proposent des artistes plus ou moins consensuels. Au final, les habitants sont rois. Les opérations de rénovation artistique couronnées de succès sont souvent celles où un vote démocratique sur le choix du dessin leur est donné. Les acteurs sociaux qui opèrent sur le terrain depuis plusieurs décennies devraient aussi être associés à ces projets de prestige politique.

### **Une alternative aux institutions :**

Le marché de l'art a longtemps été fermé aux artistes urbains, cela a permis aux artistes de mûrir en s'exerçant là où les regards sont les plus crus et impitoyables : la rue. Au milieu des années 2000, on ne comptait qu'une poignée de galeries soutenant les artistes venus du monde du graffiti (Chappe, Magda Danysz, Addict, Anne Vignal ou la Ligne 13). En 2004, la galerie Itinérance ouvre ses portes dans le 13e arrondissement de Paris, et dès 2008 organise des expositions d'artistes renommés ou en devenir comme YZ, Jana & JS, Btoy, M-City, C215, Inti Castro, Borondo ou Bomk.

Tous ces artistes seront invités à pulvériser de la bombe sur les façades trop blanches des immeubles longeant le métro aérien de la ligne 6, pour le plus grand plaisir des usagers de la RATP, ennemi juré des graffeurs depuis une vingtaine d'années.

Depuis peu, de nombreuses galeries se sont engouffrées sur le segment de l'art urbain par spéculation et opportunisme. Il n'est pas rare de voir des vernissages blindés de monde pour des ventes nulles. D'autres engagées pour cette culture la défendent contre vents et marées passionnément depuis des années.

Le Néo-muralisme surprend bien plus qu'un vernissage : il est ouvert 24/24, touche tous les publics en explosant les normes et les cadres, et on peut même y déguster des petits fours au grand air lors

de ces vernissages.

### **De nouveaux outils de promotion naissent :**

Le développement d'internet : l'ouverture d'un site sur un thème donné devient possible dès le début des années 2000.

Quelques sites spécialisés dans l'art urbain ouvrent, mais surtout des sites de partage de photos tels Fotolog, Pinterest ou Flickr, sans parler de Facebook. La toile numérique diffuse en direct et en continu l'actualité mondiale du Néo-muralisme.

Les artistes voyagent de plus en plus, répondant aux invitations des uns et des autres pour peindre ensemble sur des festivals, des battles ou pour des causes communes. Par exemple, « Education is not a crime » aux États-Unis est une campagne artistique de quinze murals peints à Harlem pour attirer l'attention sur la droits de l'homme en Iran. Des sites spécialisés comme Street Art Anarchy (merci Andrew pour ton soutien), Street Art News, Widewalls , Streep, ou Strip Art documentent quotidiennement les nouveaux murals de Pantone, Nevercrew, Aryz et tant d'autres. La démocratisation de la photographie joue aussi un rôle majeur. De nos jours, presque tous les téléphones portables sont munis d'appareil photo perfectionné. Toute une génération de paparazzis, fans des pratiques urbaines diffusent des œuvres sur leurs réseaux sociaux et participent à amplifier et alimenter une vague de peinture qui ne cesse de grossir. Des magazines fleurissent, des blogs naissent, des jalousies avec, c'est l'avalanche de pixels. Le tsunami Street art apporte aussi sont lot d'imitateurs et d'artistes en carton, grand bien leur fasse, le temps et l'histoire sont aussi impitoyables que le regard d'un parisien pressé en scooter sous caféine.

### **La Renaissance de l'art public :**

L'opinion publique vis-à-vis du graffiti évolue lentement, du rejet et à l'outrance, l'opinion change : Elle devient plus tolérante, parfois même elle admire et elle soutient les artistes. Alors qu'elle insultait son travail en extérieur, elle achète ses oeuvres pour les exposer dans son intérieur. Par conséquent dans certaines villes,

les pouvoirs locaux changent leur fusil d'épaule. Les bailleurs sociaux, les offices HLM autorisent de plus en plus que les murs des quartiers deviennent des espaces de créations. De l'horizontalité à la verticalité, le pas est tout même grand à franchir. Chaque projet est long à monter, dans les centres-ville il faut souvent le feu vert des Architectes des Bâtiments de France qui freinent souvent des deux pieds. Il faut bien montrer qu'on a du pouvoir... Les associations d'art urbain savent se montrer convaincantes au prêt des élus, mais il faut un minimum d'approbation des riverains. Si les pièces sont jugées de qualité, leur pérennité est assurée. Le Néo-muralisme qu'il soit décoratif ou engagé, crée de nouveaux liens sociaux entre acteurs de la cité. Rares sont les maires comme Jérôme Coumet qui s'engagent pour cette nouvelle forme d'art public. Il soutient et participe à l'embellissement de son arrondissement périphérique : le treizième. Plus jeune maire de France, son age n'y est sans doute pas pour rien. Cette collaboration de Jérôme avec des artistes proches des galeries Itinérance ou Mathgoth donnera lieu à un vaste chantier d'exposition à ciel ouvert. Obey lui-même vient peindre deux murals bien exposés dans le 13e arrondissement, dont un en hommage aux victimes des attentats du 13 novembre 2015 : « Fraternité ».

Vitry-sur-Seine est un bon exemple de ville rouge qui a donné carte blanche à l'art de rue, mais sans broyer du noir. Rappelons que tout n'a pas été rose dans cet océan de gris. Comme le raconte Brok : *« Au début des années 90, nous étions un tout petit groupe à faire du graffiti dans le quartier industriel des Ardoines, entre la voie ferrée et la Seine ; c'est un coin de friches industrielles, d'usines et d'entrepôts. C'est là qu'on a commencé avec Stiby, 3HC, Babs... Jusqu'aux années 2000, Vitry-sur-Seine était une ville de rap, de hip-hop et de*

*graff et non de Street art.* » En moins de dix ans, un vrai parcours artistique anarchique et à ciel ouvert voit le jour avec des grands noms de la scène locale et internationale qui colorent cette ville à l'architecture soviétique inhumaine. La souffrance est le moteur de nombreux talents émergents . On peut citer parmi les artistes vitriots qui ont cartonné la ville: :Brok, Bebar, Amour (Darco), Artis, Meushay, Takt, Dash, Baps, Avatar, Makio, Tacos, Stew, C215 ou encore Jamer ; parmi les artistes internationaux venus peindre à Vitry-sur-Seine : Borondo (Espagne), Pixel Pancho (Italie), Alice Pasquini (Italie), HNRX (Hollande), Jorgue Rodriguez-Gerada (E.U.), Roa (Belgique), Nychos (Autriche), MadC (Allemagne), Claudio Ethos ou encore Nunca (Brésil).

## **Comment ses fresques sont-elles peintes ?**

### **Mode de financement :**

On ne peut pas faire de généralités tant chaque montage financier diffère d'un mural à un autre. De l'initiative personnelle d'un artiste qui peint sur un pignon de murs de cité à la démarche des galeries qui s'allient aux mairies pour promouvoir leurs artistes, jusqu'aux festivals internationaux financés par le privé ou les projets financés par les régions et les fondations, le mouvement est hétérogène. Contrairement aux fresques des années quatre-vingt-dix où les artistes étaient payés, une partie des fresques actuelles sont autofinancées par des artistes qui offrent leur force de travail. La démarche de ces artistes en quête de défi et de notoriété est bien différente des muralistes traditionnels salariés.

### **Techniques de peinture :**

Depuis 2004, certains artistes comme Jorgue Rodriguez-Gerada ont peint des façades en utilisant tous les moyens nécessaires. Ils rusent avec des échelles prolongées par des perches télescopiques, ils utilisent les échafaudages qui empêchent la vision globale de leur oeuvre, puis ils apprennent à conduire les différents types de nacelles. Pour avoir rangé une fois la nacelle volante d'Inti, je dois avouer que c'est un vrai plaisir de se balader avec ce char d'assaut pacifique. L'homme est décuplé par la machine, mais qu'en est-il des modes d'interventions ?

Les peintures et les techniques utilisées sont variées, du charbon de Gerada au rouleau d'Aryz, en passant par les collages de Katre, la bombe et les pochoirs de Stew ou le marteau piqueur de Vhils, les combinaisons des modes opératoires sont plurielles.

La monumentalité de l'ouvrage nécessite de nouvelles méthodes pour reproduire au mieux et rapidement le modèle dessiné. Le rouleau permet de peindre de grandes surfaces rapidement, pour des immeubles de trente à quarante mètres de haut, ils ont besoin minimum de quarante-huit heures. Le temps d'exécution étant aussi fonction du prix de la location de la nacelle. Les machines représentent un coût entre trois cents et cinq cents euros par jour. Contrairement au muralisme mexicain où des équipes de peintres et d'ouvriers oeuvraient collectivement, le Néo-muralisme est une exécution individuelle, mais le duo est de mise, ne serait-ce que pour avoir du recul sur le travail en cours. Exceptionnellement, plusieurs assistants peuvent aider l'artiste ou le supplanter totalement.

### **Freins techniques :**

Peindre en extérieur rend tributaire des conditions météorologiques, Paris n'est pas Los Angeles question ensoleillement et températures. Paradoxalement, l'hiver est la meilleure saison pour apprécier les fresques, les feuilles des arbres ne les cachent pas. Cependant, le vent et les tempêtes hivernales rendent l'ouvrage difficile. Ces pièces murales étant officielles, elles doivent

suivre des conditions de sécurité draconiennes, d'autant plus que certains ouvrages sont exécutés jusqu'à soixante-dix mètres de haut. Dans la réalité, les conditions de sécurité sont rarement appliquées. Les nacelles volantes ou les Bima, ces ascenseurs qui hissent l'artiste le long de rails verticaux jusqu'aux cimes urbaines, leur permettent de jouir d'un panorama unique, au-dessus du brouhaha monotone de la ville.

Les néo-muralistes peignent, mangent, écoutent de la musique et dorment en apesanteur sur ces ateliers de fortune.

## **Quel est l'impact de ce néo-muralisme à Paris ?**

### **Une alternative à l'agression publicitaire :**

Parallèlement à cette nouvelle vague de peintures grand format, Paris vit une nouvelle forme d'envahissement publicitaire,

les marques comme Apple ou Dior justifient leur publicité gigantesque sur les immeubles en participant financièrement à la rénovation des façades. Les négociations des espaces publics se font sans le consentement des habitants du quartier. Les pauvres ! Ils finissent par acheter un iPhone qui s'autodétruit par obsolescence programmée un an après.

Revenons à nos « moutons », depuis 2007, le code du patrimoine autorise l'affichage publicitaire sur les bâches recouvrant les échafaudages installés sur les monuments historiques.

Une aubaine pour les annonceurs qui s'offrent régulièrement les façades des luxueux Musées d'Orsay, du Louvre, ou encore le Palais de justice comme support de publicité.

Selon le décret, les recettes publicitaires doivent uniquement servir à financer les travaux engagés sur les monuments, et la surface publicitaire ne peut dépasser cinquante pour cent de la surface totale de la bâche. JC Decaux, qui assure la location de cet espace, révèle sur ces brochures destinées à attirer les annonceurs qu'une publicité installée à certains endroits coûte entre 290000 et 390000 par mois, selon la période de l'année. Les artistes peignent eux à être payés 2000 euros pour une fresque à Paris. Aux États-Unis, les marques comme Gucci font peindre leur campagne publicitaire, tant mieux si cela fait du boulot pour des artistes.

### **Une transformation architecturale :**

La peinture murale monumentale est solidaire et complice de l'architecture. Elle en est une extension, un prolongement, un cache-misère parfois.

Les mains des artistes dessinent de nouvelles perspectives qui ouvrent de nouvelles dimensions spatiales dans lesquelles le regard du spectateur aime s'y jeter pour s'y perdre. La particularité du Néo-muralisme tient à son implantation, dégagée des obligations d'avec le pouvoir, il réenchante les quartiers populaires, les centres-villes aseptisés, les provinces immobiles. Ce mouvement mondial touche une population peu sensibilisée à l'art, absentes des musées et des expositions. Même si certains pouvoirs locaux tirent la couverture à eux en rénovant la ville à moindres frais, la liberté artistique d'intervenir est grande et le gain de notoriété notable pour les artistes.

L'emplacement et la taille du mural demeurent, eux, toujours grandement stratégiques. Même son orientation vis-à-vis du soleil joue sur la restitution et la communication en image autour de la fresque.

Le mural réussi, c'est celui qui vient transformer en oeuvre d'art, non seulement le mur-média, mais aussi le quartier et le corps tout entier de la cité. Ces peintures bousculent les immobilismes en valorisant plus dignement que la publicité les entrées des villes. Elles offrent des repères visuels qui

leur confèrent une identité unique. Les politiques devraient se battre avec autant de férocité pour la place de l'art dans la ville que pour les couloirs à vélo.

Certains services culturels comme ceux de la ville de M. apprendront-ils à dépenser leur budget d'art urbain ? Ils sont tellement incapables de mettre en place des projets in situ qu'ils restituent des sommes astronomiques que des artistes venus de la société civile auraient très bien pu gérées. Dans le même registre, des graffeurs se voient régulièrement dépossédés de projets écrits de leur main, par des élus sans moral qui se les approprient puis les vendent à la ville pour se faire mousser.

Ils poursuivent ainsi leur petite carrière dans la pyramide hiérarchique en bousillant la motivation d'acteurs de terrains présents depuis des années. Ceux-ci ne doivent pas faire oublier les centaines d'acteurs et dirigeants culturels locaux qui se battent pour faire vivre l'art urbain depuis des années. L'expression murale et artistique doit être valorisée, respectée et soutenue financièrement au sein d'une société de « consommation » qui ne sait plus quoi vendre à ses consommateurs-mateurs.

Nouveau inscrit dans le champ de l'art public, le Néo-muralisme crée un lien social tangible, tissé par la force de travail et l'imagination des artistes. Paris 13e, Vitry-sur-Seine, en province, Grenoble, Sète, Mulhouse ou Bayonne sont des exemples d'urbanismes s'ouvrant à la peinture grand format. Tatouées de part en part, les surfaces de leurs peaux sont encrées par une vague mondiale d'artistes qui déferlent sur du gris, pour le plaisir du plus grand nombre et des aigris :).

## **Conclusion :**

Hors d'atteinte, hors norme et hors du temps, le Néo-muralisme profite à tous : habitants, édiles, galeristes, artistes. L'exposition du mural est surtout forte lors de la réalisation de la fresque. Rapidement après l'arrêt de la nacelle les badauds sont moins nombreux à s'émerveiller. Ils sont relayés par les passionnés et les paparazzis qui sont sur le pied de guerre pour capturer l'oeuvre finie.

En marge du néo-muralisme officiel, sa version illégale est rare, notamment à cause des nombreuses contraintes techniques. On peut citer Bonom, graffeur toiturophile qui peint des colonnes vertébrales géantes, des monstres ou des nus en Belgique.

Citons le mouvement de contestation sociale des pixadores brésiliens qui taguent en grim pant à mains nues les façades d'immeuble au péril de leur vie ou encore le crew de graffiti Berlin Kids (BK-1UP) qui peignent encordés leur alphabet sur des dizaines de mètres de hauteur, la nuit, en risquant leur vie. Le vandalisme sera-t-il tenté de repasser des murals ? On voit ici ou là des tags germer en bas des fresques,

mais il est techniquement impossible de la recouvrir totalement sauf en louant une machine visible et bruyante.

Ce mouvement spectaculaire, monumental et tentaculaire n'en finit pas de faire trembler les murs et les rétines. Il ne sera jamais débarrassé des contraintes d'argent qui l'entourent donc aimons et protégeons les artistes et leurs oeuvres afin qu'ils puissent se concentrer au maximum sur leurs recherches artistiques.

Que la peinture soit, que la peinture fasse signe, que la peinture soigne.

Jérôme thomas

